

Debdou. Au flanc du Djebel Beni Iznâten apparaissent de nombreuses taches noires, villages et jardins. Le sol ne change pas : il demeure sablonneux et couvert d'herbages; après Qaçba el Aïoun, il est pendant trois ou quatre kilomètres semé de quelques arbres. Je rencontre des douars, plusieurs troupeaux de chameaux, de moutons et de chèvres, et, en un ou deux points, des cultures. Profitant du bienfait de la pluie, qui vient de fertiliser les sables de l'Angad, les Chedja se sont hâtés d'ensemencer quelques parcelles de terre. Durant toute la journée le pays reste très plat; ce n'est qu'en approchant d'Oudjda que deux accidents de terrain changent l'aspect du désert. Vers le nord, une côte en pente douce, parallèle au Djebel Beni Iznâten, se projette en avant de lui dans la plaine et se termine au cours de l'Isli. Vers l'est, on voit la fameuse Koudia el Khoḍra, théâtre du champ de bataille de l'Isli; de loin, elle apparaît comme un long talus verdoyant, bas, à crête uniforme, barrant toute la plaine d'Angad depuis le Djebel Zekkara, dont il se détache et auquel il est perpendiculaire, jusqu'à la côte qu'on vient de signaler : entre celle-ci et El Koudia el Khoḍra, se trouve une trouée où passe l'Ouad Isli. A 2 heures 40, je parviens à cette rivière. Elle a 12 mètres de large et 70 centimètres de profondeur; le courant est rapide; le lit, de gros galets, est en entier couvert par les eaux; deux berges de sable à 1/1, de 8 mètres de haut, l'encaissent. L'ouad coule au pied même de El Koudia el Khoḍra : sa berge droite se confond avec le versant occidental de ces hauteurs. Je commence à monter au sortir de la rivière : côte douce, mélange de terre et de pierres; à 2 heures 50, je suis au sommet. Un plateau s'y étend, ridé d'ondulations légères; il est couvert d'herbe; le sol en est terreux, avec des pierres et des endroits rocheux. Je le traverse. A 3 heures et demie, j'en atteins le bord oriental. Depuis quelque temps, j'aperçois Oudjda, étalant au-dessous de moi ses maisons blanches au milieu de grandes plantations d'oliviers. Une rampe, pareille à celle qui le limite à l'ouest, courte et douce, borne ici le plateau. Je la descends et ne tarde pas à entrer dans les jardins d'Oudjda : vastes et bien cultivés, ombragés d'une multitude d'arbres, ils sont la seule chose digne d'attention en ce lieu. Je m'arrête, à 4 heures un quart, dans un des foudoqs de la ville.

Oudjda est située au pied de El Koudia el Khoḍra, en terrain plat, dans la plaine d'Angad, qui se prolonge au delà jusqu'à Lalla Marnia. C'est une fort petite ville : elle semble moins peuplée qu'El Qçar. La richesse et la prospérité y règnent; la présence d'un qaid, de mkhaznis, le passage des caravanes, le commerce avec l'Algérie, y entretiennent l'animation et y apportent la fortune.

Un mkhazni à cheval m'a escorté de Qaçba el Aïoun à Oudjda; un autre m'accompagnera d'Oudjda à la frontière française. Il a suffi de les demander aux qaïds; une escorte de ce genre s'accorde toujours, à condition de payer : le prix est modique. Le gouvernement concourt à fournir les zetaṭs dans les régions du blad el